

Traversée de l'Afrique en caravane par Claude Poirier

Livre 6 : Du Bénin au Gabon Partie 2 sur 2

Yaoundé - Cameroun, vendredi 21 janvier 2000 :

Français et Camerounais, officiers supérieurs et commissaires divisionnaires, civils coopérants et résidents de toujours fréquentent assidûment les lieux où nous résidons depuis notre arrivée à Yaoundé. Proche du parc de l'ambassade de France et de l'entrée du quartier général des Forces Armées Camerounaises (où pénètrent régulièrement de récentes et puissantes voitures qui fleurent bon l'Europe et portent haut l'étendard de la corruption), ce lieu privilégié domine la ville. Pins, caoutchoucs, palmiers, manguiers, avocatiers, bananiers, frangipaniers et mimosas y abondent et embaument l'air de leurs puissants parfums.

Grâce à la complaisance de l'officier français gérant le «Club de l'Assistance Militaire Technique» devant lequel mes véhicules sont parqués, je me délecte de la civilisation retrouvée et de ses bienfaits. Je dispose de douches et d'un réfrigérateur qui fonctionne et je peux y boire un verre selon mon bon vouloir. Il me semble que toute la ville est au courant de notre épopée et, ce matin, la visite des officiels français du ministère des affaires étrangères venus préparer le prochain sommet de la francophonie, m'a étonné. Comme tout à chacun, ils étaient surpris par mon escapade et la présence d'une caravane à cet endroit.



Les deux colonels de la gendarmerie camerounaise avec lesquels j'ai pris l'apéritif sont unanimes : *« les récents événements survenus en RDC et les hommes qui s'y entre-tuent... La saison des pluies au Gabon et les routes impraticables... L'Angola et ses frontières fermées, les voyageurs qui y sont refoulés... Le sauvage assassinat de vos compatriotes au nord de la Namibie... Les coupeurs de routes qui sévissent au Congo Brazzaville ou en Centre Afrique... Les dangers auxquels vous avez miraculeusement échappés lors de votre traversée du Nigeria, les émeutes que vous avez évitées de quelques heures à Lagos et les nombreux morts qui en ont résulté devraient vous inciter à la prudence... Vous ne devez pas ignorer les sages résolutions qui ont été prises par les organisateurs du «Dakar» qui, suite aux graves événements survenus au Niger, les obligent à faire un pont aérien au dessus de ce pays. Que voulez-vous prouver ? Ne sollicitez pas trop la chance qui vous a accompagnée jusqu'ici... Vous n'avez guère d'autre choix que d'embarquer votre petit monde sur un bateau. »*



Cet avis est entièrement partagé par les autorités rencontrées au club, comme par les membres du consulat français. Ce conseil, déjà entendu au Bénin, me semble devenir une habitude et mon objectif étant toujours d'atteindre le Cap de Bonne Espérance par la côte Ouest de l'Afrique et par la Namibie, je n'ai pas envie de les écouter. Je n'ai pas davantage envie d'écouter ceux qui me conseillent d'emprunter les routes de Centre Afrique et celles du Sud Soudan, là où règnent la rébellion et la guerre, pour entrer au Kenya. Et, d'ailleurs, de quelles routes parlent-ils ? A en croire la carte Michelin, elles n'existent pas ! Je préfère écouter ce qu'expriment mes hôtes camerounais assis dans ma caravane :

« Quand le chien arrive là où ce n'est pas son village, il plie la queue », dit Guy le barman du club, *« La pirogue est presque sur le sable »,* ajoute Kaly qui, comme ses frères de couleur, écoutent ce que je leur rapporte de mes démarches auprès des ambassades. Selon le consul du Gabon, Kaly sera refoulé à l'entrée de son pays et selon celui de Centre Afrique, à Bangui la République Démocratique du Congo nous refusera l'accès par voie terrestre.



« Ton nom restera gravé dans les villages et dans les cœurs. Les gens diront : « Tu te souviens de ce Français avec ses chiens et sa caravane ? La chose la plus sacrée que Dieu ait créée, c'est le nom de l'homme. J'admire votre courage et je vous envie, j'ai toujours eu envie de voyager... » Tenus par un artiste peintre qui expose ses œuvres devant le club de l'A.M.T ces propos me laissent pensif. Les jambes atrophiées de naissance, l'infirmes est assis sur le plancher de ma caravane. En observant mon invité, je me demande lequel de nous deux est le plus courageux. Kaly s'angoisse et s'interroge sur ce qu'il adviendra si le Gabon lui refuse l'entrée. Puis, persuadé que les songes sont prémonitoires, il nous relate le rêve qu'il a fait la nuit précédente :

« La scène se passe à la lisière d'une forêt, à un endroit où nous nous trompons de piste. Attaqué par un grand chien rouge, il me blesse à l'épaule et m'attrape à la gorge. Un coup de feu claque. Des gens nous défendent et tuent le chien. »

Les trois compères africains restent silencieux pendant quelques instants puis, l'un d'eux me dit :

« Continue à progresser vers le sommet, un alpiniste ne s'arrête pas en route et tu vas voir ça va aller, tu vas réussir... ». Un peu plus de quatre mille kilomètres nous séparent encore de la Namibie et j'ignore où je pourrais accrocher mon piolet afin de poursuivre notre ascension.

Yaoundé, mardi 25 janvier 2000 :

Le consulat du Gabon me promet mon visa depuis une semaine. Las et agacé d'attendre, celui qui a hâte de savoir s'il finira dans la fosse aux lions ou s'il réussira son défi insensé, décide ce matin de retourner une nouvelle fois à l'ambassade. Pour m'y rendre, je hèle (comme chaque jour) l'un des taxis jaunes qui pullulent dans la ville. Certains chauffeurs disposent de voitures récentes, les autres conduisent de vraies épaves. Celle qui s'arrête est peut-être la pire de toutes. Je ne comprends pas qu'elle puisse encore rouler ! Comme les banquettes, le tableau de bord est démembré. Les poignées de portes et le compteur kilométrique ne sont plus que de vieux souvenirs. Anéantis par les années, les amortisseurs et le pot

d'échappement n'ont pas résisté aux franchissements des nombreux trous qui fleurissent sur les chaussées. La petite voiture doit avoir plus d'un million de kilomètres !

« Depuis combien de temps exercez-vous ce métier ? », dis-je en m'adressant au chauffeur qui pilote son taxi en se faufilant et en frôlant les autres voitures.

« Depuis trois mois ! ». Cette « bonne nouvelle » ne m'inquiète pas outre mesure. La voiture ne risque plus rien et cela explique que le chauffeur ne sache pas où se trouve l'ambassade du Gabon.

« Combien d'heures conduisez-vous par jour ?

- Je commence ma journée à six heures du matin et ne la termine jamais avant vingt et une heures, me dit le chauffeur avant de poursuivre d'un air triste, je suis obligé de faire tant d'heures, parfois même davantage, pour gagner les dix mille francs par jour que mon patron m'impose.»

Face aux monstrueux embouteillages qui, à onze heures du matin, sévissent encore sur la ville, je le plains. Bien que Yaoundé soit l'une des plus belles cités que nous ayons traversées, comme les autres et par manque de voies praticables, la ville est totalement saturée.



« Contrairement à ce qui se passe chez vous, à Yaoundé les taxis fonctionnent comme vos transports en commun. Pour aller d'un endroit à un autre, les clients prennent des correspondances.

- Ce qui explique pourquoi vous avez souvent plusieurs passagers ?

- Tout à fait. Surtout, comme c'est le cas, lorsque nous avons une voiture pourrie. Les belles voitures peuvent aller à l'aéroport et dans les grands hôtels. Le prix de la course est beaucoup plus intéressant et les contacts que les chauffeurs ont avec leurs clients, nettement plus enrichissants.

- Combien paient vos clients ?

- Le coût du trajet est de cent cinquante francs CFA. Parfois même de cent francs. (Un franc) La concurrence est rude. Nous devons beaucoup nous battre et cela explique pourquoi les taxis font la course entre eux.

- J'imagine que ce doit être difficile de gagner dix mille francs par jour, avec des courses à cent cinquante francs ? Réussissez-vous à gagner votre vie ? Combien gagnez-vous par mois ?

- Surtout que nous devons payer l'essence ! réplique le chauffeur alors qu'il s'arrête à la station-

service pour commander mille francs CFA de super, ça lui permettra d'en gagner deux mille et de parcourir vingt-cinq kilomètres.

- Parfois, lorsque le patron est content, il nous laisse la voiture le dimanche. Dans ce cas, les dix mille francs sont pour nous. Sinon, j'arrive péniblement à gagner mille francs par jour...»

Me remémorant l'air bougon de nombreux chauffeurs de taxis parisiens, je me demande comment mon interlocuteur peut vivre avec l'équivalent de dix francs français par jour. Cette réflexion concernant mes compatriotes, qui malgré leurs défauts me manquent, m'entraîne avec une certaine nostalgie vers les rues de Paris. Mon esprit flâne sur la place du Tertre, sur les Champs-Élysées, vers la vieille Dame de Fer, sur les jardins du Trocadéro, l'Opéra, la fontaine Saint Michel, les ponts de Paris et les grands magasins, les restaurants et les belles boutiques parisiennes.

-« Cela vaut mieux que de rester chez soi et de voler ! », conclue le chauffeur qui, ravi de la course, empoche prestement les deux mille cinq cent francs que je lui remet pour être resté avec lui un peu plus de deux heures.

Mercredi 26 janvier 2000 :

C'est trop facile, «**Ça va se gâter !** » dit Kaly alors que nous parcourons les premiers kilomètres de la piste qui nous mènent à la frontière gabonaise. Cent dix kilomètres qui, selon ceux qui savent, devaient être effroyables. Pris en stop cinquante kilomètres avant la ville d'Ebolawa, le gendarme camerounais m'a prévenu :

« C'est la saison des pluies, la piste est pourrie... vous rencontrerez d'énormes difficultés... mais ne vous inquiétez pas, ça va aller ! ». Les membres du bureau où j'ai déposé l'auto-stoppeur m'ont assurés de ce même « ça va aller ! ». Je ne l'ai que trop entendu et je me suis psychologiquement préparé à affronter le pire. Or, bien que rocailleuse, la piste est un vrai billard. Raclée sept mois auparavant, nous y roulons à trente et parfois même à quarante à l'heure. Je n'en reviens pas !



Je m'arrête pour prendre des photos et prends le temps d'apprécier le sublime spectacle que m'offre la forêt. Détendu et heureux, là où je m'attendais à passer dix heures, en moins de trois nous sommes à Ambam. N'ayant guère envie de renouveler la fâcheuse expérience vécue lors de ma halte précédente dans le village camerounais où ma chienne a été volée et, comme chaque soir depuis le début de mon escapade, je recherche un lieu où nous serons les bienvenus et surtout qui me plaira pour y passer la nuit. Les gendarmes du poste de contrôle m'incitent à bivouaquer sur le terrain de la mission catholique. J'y demande l'hospitalité alors que le jour finit.

Alors qu'il n'est pas encore dix huit heures, les sœurs me reçoivent brièvement et, tout en me souhaitant une bonne nuit, elles cadennassent les grilles coulissantes en acier. Accompagné d'un forestier, le prêtre qui vient me saluer me dit :

« Plantez un arbre, a dit notre Seigneur et vous ne serez pas venu sur Terre pour rien. Vous êtes en train de planter cet arbre... Nous, les Noirs, nous manquons d'audace. C'est ce qui fait votre force, à vous les Blancs... Le dernier gouverneur général de la région portait le même nom que vous... C'était avant l'indépendance... » Pour conclure notre conversation, alors que je lui avais succinctement raconté le chemin parcouru, il me dit :

« Dieu est avec vous, il conduit votre chemin. Portez ce témoignage à votre paroisse dès que vous rentrerez à Paris... ».



Les myriades d'étoiles qui scintillent, le chant des cigales et les chiens qui aboient dans le lointain sont nos compagnons de cette nuit passée, pour la première fois, dans une mission catholique. Mission où il y a un chien rouge, où Kaly a entendu claquer un coup de feu et où, sentant le danger, je suis sur mes gardes. Je ressens une tension identique à celle qui a marquée nos escales au Togo, au Bénin et au Nigeria. Je m'habitue à cette odeur sournoise : celle du danger ! Selon qu'il fasse froid ou chaud, mon compagnon passe ses nuits dans le 4x4 ou à l'extérieur. Ce soir Kaly dort sur la pelouse. Pour se protéger de la chaleur et bénéficier d'un peu d'air frais, les Baby's se reposent près de lui.

Jeudi 27 janvier 2000 :

Ce matin, les sœurs me font part des raisons qui les ont poussées à se barricader si rapidement. « Nous sommes souvent attaquées. Il y a moins de quinze jours, deux hommes ont pénétré notre mission. Menaçants, ils nous ont obligées à nous étendre par terre et ont dévalisé notre dispensaire !... »



Je ne m'étais pas trompé ! Une autre "Spéciale" de vingt-sept kilomètres nous attend au départ d'Ambam. Quatre heures ne suffisent pas pour franchir ce nouvel obstacle. Une fois parvenu au fleuve qui marque la frontière avec le Gabon, j'apprends que l'entrée d'Eboro est fermée depuis dix jours et que l'autre passage, qui m'a été conseillé par un colonel français à Yaoundé, est fermé depuis plus longtemps encore. Passage que nous a évité de justesse le forestier qui accompagnait le prêtre lors de sa visite nocturne et qui m'a dit:

« Vous ne passerez pas ! La piste est effrayante, les puissants grumiers y ont accompli leur œuvre destructrice, de gigantesques trous subsistent... Je vous conseille de passer par la piste qui bien que difficile mène à... » J'évitais une nouvelle fois les pièges de ce parcours.

Transportant des bananes ou d'autres produits dont le Gabon a besoin, trois camions attendent, depuis, la fermeture de la frontière. Par leur aspect délabré, on devine ce que ces pistes infernales leurs font subir. Pistes sur lesquelles les manœuvres que j'effectue en marche arrière sont toujours aussi incertaines alors que je suis maintenant capable de faire passer les roues de ma caravane, au centimètre près, sur la crête de monstrueuses ornières lorsque nous avançons.

